

Le Fils du diable

Je suis le fils du diable. Le diable a envoyé sur la terre son fils unique (moi). Pour y faire quoi? Le mal, ça va de soi.

Mais je n'ai pas l'intention de finir comme l'autre, sur la croix. Moi, mon père ne m'abandonnera pas. N'est-ce pas papa?

Je ne suis pas né dans une étable, entre un bœuf, un âne ou je ne sais quoi. Mon père ne m'a pas mis sur la paille. Il m'a fait naître dans un palais. Dans l'opulence.

Pour ce faire, il a d'abord choisi ma mère. Il l'a choisie selon ses critères : l'absence totale de bonté. Ma mère est pure, dépourvue de toute tache : elle n'a jamais fait le bien – même pas en pensée. C'était exactement la mère dont il rêvait pour moi : une femme capable de me montrer l'exemple, et de très mal m'élever.

Pour annoncer à l'heureuse élue l'affreuse nouvelle, le diable lui a envoyé son démon favori : le démon-Gaby.

Un peu de catéchisme : un démon, c'est le contraire d'un ange. Un ange a des ailes, un air niais et pas de sexe.

À la place des ailes, un démon possède d'horribles fourches poilues. Il a un air vicieux, absolument délicieux. Surtout, il est pourvu d'un sexe catastrophique : c'est une excroissance énorme, hideuse, boursouflée, en érection continue, et que le démon agite devant lui pour un oui pour un non.

C'est un tic nerveux – comme de se passer la main dans les cheveux – que les démons ont pris au fil des siècles : ils tripotent leur sexe machinalement. Mon père a laissé faire, il trouve ça charmant.

Donc le démon-Gaby a averti ma future maman :

«Tu vas te faire engrosser, salope, mais cette fois pas question de te débarrasser du morpion.» (Petit détail : ma mère s'était fait avorter une bonne dizaine de fois.)

« Cette mission, si tu l'acceptes, te rapportera beaucoup d'argent. »

– Beaucoup beaucoup? a demandé ma future maman.

– Énormément! a promis le démon-Gaby.

– Alors c'est oui! a dit ma maman, car elle était vénale à souhait.

Le démon-Gaby, qui n'a pas les yeux dans sa poche, a bien vu qu'elle louchait sur son sexe proéminent – qu'il agitait gracieusement tel un éventail géant.

– Non, non, a fait le démon, pour la petite graine ce sera le patron.

Mon père ne déteste pas monter sur terre de temps en temps; il vient voir où en sont ses affaires. Il met la main à la pâte à l'occasion, donne des leçons aux démons débutants (il appelle ça les travaux pratiques), achète quelques âmes rebelles (il appelle ça faire son marché).

Bien; le diable vint donc en personne visiter ma mère.

Le voyant, elle s'évanouit : la beauté du diable lui fut insoutenable. Elle s'attendait

à un démon-Gaby puissance dix, et elle découvrait un Apollon.

Pâle comme la mort, elle revint à elle, offrit son corps.

– Ton âme seule m’intéresse, fit le diable, enjôleur, beau comme un dieu.

– Elle est à toi. Prends. Et pour l’enfant?

– Que l’esprit du mal soit en toi, dit le diable.

Et l’esprit du mal fut en elle – c’est-à-dire moi, c’est-à-dire le diable. Nous sommes trois en un – comme certains shampoings.

En vérité, pour La Trinité mon père a triché. Le diable n’a aucun goût pour la théorie. Ce qu’il aime, c’est la pratique : acheter des âmes, faire le mal, là il se régale. Donc pour la théorie il s’inspire de son rival. C’est de bonne guerre.

Quoi qu’il en soit, je fus engendré sans que mon père connût ma mère, au sens biblique.

Elle en fut déçue. Lui, non.

Le diable préfère séduire de pures jeunes filles, de sages épouses, de vertueuses grands-mères. Là au moins la conquête est

excitante. Ma mère était dépourvue de vertu, avait déjà vendu son âme, à quoi bon consommer?

– Seras-tu un jour mon amour? pleurnicha maman.

– Non! Jamais. Tu as l'honneur de porter mon enfant, que cela te suffise.

Et maman commença à souffrir, comme elle avait su faire souffrir plus d'un galant.

Le diable partit content; d'une pierre trois coups : une âme, un enfant, une souffrance; il n'avait pas perdu son temps.

Cependant le diable tint sa promesse : il combla ma mère de richesses. L'or, l'argent, les pierres précieuses coulèrent à flot comme dans un conte de fée.

Plus son ventre s'arrondissait, plus l'argent pleuvait. Il n'y avait qu'à se baisser pour le ramasser.

Elle fit construire un palais de marbre, vaguement inspiré du Taj Mahal : elle avait reçu jadis une carte postale du Taj Mahal et trouvé que «tout ce marbre blanc, ça faisait rudement chic».

Le luxe du palais était inouï.

Pour me servir de père, ma mère choisit un de ses nouveaux amants, pas charpentier pour deux sous : un banquier, qui dès avant ma naissance me détesta de tout son cœur.

Il usa de perfides stratagèmes pour que maman se débarrassât de moi.

- Fais-le passer! disait-il – ce qui, entre nous soit dit, n'est guère élégant pour un banquier.

- Non! Non, disait maman, je tiens à cet enfant, si tu n'es pas content...

Alors le très méchant banquier jurait que si, qu'il était très content, que cet enfant serait comme le sien, qu'il l'aimait déjà comme un père... et me haïssait davantage.

Par désespoir amoureux (elle était amoureuse du diable, lequel n'en voulait qu'à son âme, et dédaignait son corps) elle prit, en plus du banquier, une multitude d'amants éphémères, tous transis d'amour pour elle. Elle les prenait, puis les jetait, tirait de leur souffrance une amère jouissance.

C'est qu'avec l'argent (qu'elle n'avait qu'à se baisser pour ramasser) lui était venue une époustouflante beauté.

Plus son ventre enflait, plus elle était belle et désirable. On eût cru une fée, une sirène, une apparition (certains hommes après son passage pensaient avoir rêvé).

Ça, c'était le travail de mon papa. Il voulait qu'elle lui ressemblât, qu'elle fût à son image – c'est-à-dire très belle et très méchante. Ce fut le cas.

Le lit de ma mère ne désemplit plus. Elle prit, consomma, jeta; prit, consomma, jeta... Quelques-uns, une fois jetés, sombrèrent dans la folie, d'autres se suicidèrent... Papa se frottait les mains : Ça promet! Quand le petit sera né, quelle bonne équipe ça nous fera!

Mais parlons de moi. Je naquis donc dans le luxe et la luxure.

La gestation fut une période bénie dans ma vie. Le ventre de maman était d'une puanteur exquise. Tout son fiel se déversait dans ses entrailles, parfumait le liquide amniotique d'une saveur nauséabonde.

Je le tétais, m'en gavais comme un glouton. C'était si bon. C'était un concentré de méchanceté, le nectar idéal pour un fils de diable. D'y penser, je salive encore.

Mon père put se flatter de son choix : ma mère veilla très tôt à mon éducation; en son ventre, déjà, je baignais dans le mal.

Je profite de l'occasion pour conseiller les futures mamans (je songe d'ailleurs à rédiger à leur intention un manuel pratique : *J'élève mon petit diable*) : une éducation précoce donne les meilleurs résultats. Éduquez votre embryon dès sa conception! Soyez sadique, hargneuse, vicieuse, haineuse, tout au long de la grossesse, et vous serez mille fois récompensée : votre rejeton sera merveilleusement épanoui, fera le mal de façon très naturelle, sans même y penser, sans surtout se forcer. Cette aisance le rendra irrésistible et sa beauté éblouira tout votre entourage : votre voisine cachera ses enfants, tant elle en aura honte, les maîtresses d'école n'auront d'yeux que pour lui, partout on vous félicitera. Alors faites un effort, nom de Dieu!

Revenons à moi. Ma précocité déconcertera plus d'un pédiatre : dès le stade embryonnaire, j'eus conscience d'être. J'assistai, émerveillé, à mon développement (le tube neural, que j'eus crochu, fut passionnant à observer, pour ne prendre qu'un exemple).

Quand je fus fœtus, le diable m'apparut en songe : Fiston, me dit-il, rappelle-toi toujours ta mission : tu montes sur terre pour prêcher la mauvaise parole, convertir, convertir, convertir à tour de bras. Nous avons grand besoin d'âmes fraîches.

Papa était si beau et si méchant que je conçus pour lui, dès cette première apparition, une admiration dont peu de fistons font preuve (la plupart des fistons, c'est un constat, sont des ingrats) : ressembler à papa fut dès lors mon souhait le plus cher.

Dans les entrailles de maman, je m'entraînai, donnai de vigoureux coups de pied, là où ça fait mal.

Loin de m'effaroucher, ses débauches m'enchantèrent. Quand un de ses amants transis la culbutait fougueusement, je me

déchaînais, jouais au ballon dans le ventre de maman, visais la porte de sortie, envoyais des décharges électriques qui martyrisaient le pénis apeuré du pauvre amant, et décuplait le plaisir de maman. Je m'amusais comme un fou.

Faire le mal avant même de naître, papa déjà était fier de moi. En songe il me le disait : Fiston tu es sur la bonne voie, tu seras digne de moi.

Une nuit il me prévint : Tu vas naître, fiston. Tu verras, ce monde n'est pas parfait. Le mal ne règne pas partout. Il y a encore beaucoup de travail à faire. Je compte sur toi. Courage, fiston!

Puis je naquis.

Vous voulez savoir la suite ?

Achetez *Le Fils du diable* aux P.D.F – Presses Diaboliques de France. 66,66 euros. Bénéfices intégralement versés à des œuvres de malfeasance.

Vous êtes trop pauvre ? Bien fait ! Je m'en frotte les fourches.

Ma maman

J'ai offert un dessin à ma maman. Y avait des fleurs de toutes les couleurs et un gros soleil très rond, très jaune; on aurait dit qu'il brillait sur la feuille.

Ma maman a dit :

Dessiner, à ton âge... Tu n'as rien de mieux à faire? Ta chambre est rangée?

Ma chambre n'était pas rangée. J'ai repris le dessin et je l'ai donné à la maîtresse. La maîtresse a dit «C'est joli, toutes ces couleurs!» et elle a affiché le dessin dans la classe.

J'ai cueilli des fleurs pour la maîtresse. Sur le chemin de l'école j'ai trouvé des fleurs toutes jaunes, toutes rondes, avec des pétales comme des rayons. On aurait dit des minisoileils. La maîtresse a dit merci et

elle a mis les minisoleils dans un verre d'eau, sur son bureau.

J'ai dit à ma maman : «J'ai cueilli des fleurs pour la maîtresse.» J'aurais pas dû dire ça. Ça a fait de la peine à ma maman. Elle a dit :

«Ah bon? Tu cueilles des fleurs pour la maîtresse. Pas pour ta mère.»

J'ai plus cueilli de fleurs pour la maîtresse.

J'ai cueilli des fleurs pour ma maman. Je lui ai fait tout un bouquet de minisoleils.

Ma maman a dit :

«T'appelles ça des fleurs?»

Et elle a jeté tous les minisoleils à la poubelle.

Les minisoleils, en vrai, ça s'appelle des pissenlits. Et c'est pas des fleurs; c'est des fausses fleurs. Je savais pas.

Alors j'ai cueilli des pâquerettes pour ma maman. En rentrant de l'école, sur le chemin, j'en ai cueilli tout plein. Des petites et des grandes. Les plus grandes, c'était dur à cueillir, c'était un peu mélangé avec des

herbes qui piquent ; je me suis piquée beaucoup pour les attraper. Ça me grattait partout sur les jambes et sur les bras. Mais le bouquet était très gros. Pour décorer, je l'ai entouré de grandes feuilles, pour faire comme les bouquets qu'on achète chez le fleuriste, quand on est invité chez des gens pour manger. Chez le fleuriste ma maman dit toujours : « C'est joli tous ces feuillages, ça fait une belle présentation. »

Je suis rentrée en retard à la maison. Les pâquerettes ça m'avait pris du temps, et la décoration aussi. J'ai donné le bouquet à ma maman.

Elle a dit :

« C'est à cette heure-là que tu rentres ? »

J'ai expliqué que les pâquerettes, c'était long à cueillir. Elle a dit :

« Je ne veux pas que tu traînes en chemin. Surtout pour des pâquerettes. Les pâquerettes, ce sont des fleurs des champs ; y en a partout. »

Les pâquerettes, ça compte pas comme fleurs. Je savais pas. Les fleurs, c'est difficile pour savoir vraiment.

Mon bouquet a séché sur le bord de l'évier; le lendemain il était mort; à jeter.

Pour l'anniversaire de ma maman, je lui ai offert des vraies fleurs. Pas des pissenlits, pas des fleurs des champs. J'ai pris les dix euros que ma mamie m'a donnés pour Noël et j'ai dit au fleuriste :

«Je voudrais des fleurs pour ma maman. J'ai dix euros.»

Le fleuriste a dit :

«Le mieux, ce sera des roses...»

J'ai acheté des roses, cinq. C'était deux euros la rose. C'est cher les vraies fleurs.

J'ai donné les roses à ma maman, dans un paquet tout décoré, avec des feuilles autour. Ça faisait une belle présentation.

Ma maman a dit :

«Des roses! Y en a plein le jardin! C'est jeter l'argent par les fenêtres!»

Moi, je croyais que les fleurs du jardin, ça comptait pas comme fleurs. Je savais pas.

Ma maman m'a dit d'aller offrir les roses à la voisine, parce que la voisine, la pauvre, elle a pas de jardin.

Quand je serai grande, je voudrais une maison comme la voisine, une maison sans jardin. Comme ça, ça fera moins de problèmes avec les fleurs. Les fleurs, faudra toujours les acheter, parce que chez moi y en aura pas.

La voisine était contente. C'était son anniversaire aussi. Elle est née le même jour que ma maman, c'est marrant. Pour me récompenser, elle m'a donné une sucette, toute ronde, toute jaune, comme un minisoleil.

J'ai pas montré la sucette à ma maman. Ma maman, elle est contre les bonbons, parce que les bonbons ça fait pousser des caries dans la bouche des enfants.

J'ai mangé la sucette dans les toilettes. Doucement, tout doucement. J'avais peur que les caries poussent dans ma bouche, comme des petites bêtes, à cause de la sucette. Dans la glace des toilettes, j'ai vérifié. Pas de caries.

Ma maman a trouvé que je mettais longtemps. Elle a tapé à la porte :

« Qu'est-ce que tu fais là-dedans? Je ne veux pas que tu t'enfermes, tu entends? »

J'ai caché le reste de sucette dans ma poche et j'ai ouvert la porte.

La sucette je l'ai mangée par petits bouts, chaque fois que j'allais faire pipi. C'était pas amusant parce que le tissu collait à la sucette. À chaque fois j'avais des espèces de fils dans la bouche. Quand même je l'ai finie, et j'ai pas eu de caries.

Pour la fête des mamans, je savais pas quoi faire. J'avais fabriqué un cadeau à l'école, avec la maîtresse, mais ma maman elle aime pas les cadeaux qu'on fabrique à l'école. Elle dit qu'après il faut ranger, qu'il y a déjà assez de bazar comme ça dans la maison.

J'ai réfléchi. Tout le samedi j'ai réfléchi.

J'ai trouvé. Un poème. C'est un cadeau qui prend pas de place. J'ai fait un poème avec des verres à pieds.

Les verres à pieds, la maîtresse nous a bien expliqué : un verre c'est pas seulement pour boire, c'est aussi une ligne dans un

poème. Les pieds, c'est des morceaux de mots. Par exemple J'ai-me-ma-ma-man, c'est un verre à cinq pieds.

Moi je voulais des verres à six pieds. Six pieds, c'est mieux.

J'ai écrit :

*Je t'écris ce poème
Pour te dire que je t'aime
Car tu es ma maman
Bonne fête maman*

Après j'avais plus d'idée. À cause des pieds; les pieds c'est compliqué.

J'ai mis plein de couleurs. Surtout du jaune. J'ai dessiné des cœurs tout autour du poème, j'ai entouré tout ça dans un grand rond, très jaune. Et j'ai fait des rayons tout autour du rond.

Ça m'a pris du temps. La poésie, c'est long à faire, surtout quand c'est bien présenté.

Ma maman m'avait dit : « Tu rangeras ta chambre, samedi. » J'ai pas eu le temps. À cause du poème.

Le dimanche, j'ai offert le poème à ma maman. J'ai dit : « C'est moi qu'ai inventé le poème. Toute seule. » D'abord elle a dit :

« Oui, ça rime. »

Elle s'est pas aperçu pour les pieds, que ça tombait juste; six pieds à chaque verre. Puis elle a dit :

« Tu t'es pas cassé la tête. »

Et aussi :

« Ta chambre est rangée? »

J'ai rien dit.

Alors ma maman est rentrée dans ma chambre pour vérifier. Y avait des habits par terre, pas beaucoup mais un petit peu. Ma maman a dit :

« C'est bien la peine de m'écrire des poèmes! Si tu m'aimais vraiment, tu aurais rangé ta chambre. »

J'ai rangé ma chambre. Même les livres; j'ai mis tous les *Oui-Oui* ensemble, séparés, parce que les *Oui-Oui*, c'est mes préférés.

J'ai appelé ma maman pour lui montrer :

« Regarde maman, c'est tout en ordre. Ça te plaît? »

Elle a dit :

«Non-Non... Ça ne va pas tous ces *Oui-Oui*, c'est bébé. Faudra les donner à ta cousine.»

Puis elle a soupiré :

«Je ne sais pas ce qu'on fera de toi...»

Moi non plus. Je ne sais pas ce que je vais devenir. J'ai peur de finir des linquants. Quand on n'est pas sage, on finit des linquants, souvent.

Comme les voisins d'en face, ma maman dit qu'un jour ils finiront des linquants. Linqnant, c'est pas dans le dictionnaire. J'ai regardé.

Quand je serai grande je ferai un dictionnaire avec tous les mots qui sont pas dans le dictionnaire; pour les enfants.

Mes enfants, je leur expliquerai tout bien : les vraies fleurs, les fausses fleurs, les fleurs qui comptent, les fleurs qui ne comptent pas, les verres à pieds, les linquants.

Le soir de la fête des mamans, j'ai demandé à ma maman :

«Maman, pour de vrai, tu m'aimes?»

Elle a dit :

«Ne pose pas de questions idiotes! Tu t'es lavé les dents?»

La fête des mamans, c'était y a long-temps, maintenant.

Maintenant, je regarde les mamans. Les mamans des autres enfants. À la sortie de l'école, j'espionne.

Y a des mamans, quand elles voient venir leur enfant, elles sourient tout à coup. Un sourire comme pour dire : je le reconnais, c'est lui, c'est mon enfant. Un drôle de sourire. Du soleil dans leurs yeux.

Y a des mamans, elles embrassent leur enfant, ou bien elles lui passent la main dans les cheveux. Elles le touchent. Lui prennent la main sur le chemin. C'est pas toutes les mamans, mais c'est beaucoup de mamans qui font comme ça.

Y a des mamans, elles donnent des noms d'animaux à leur enfant. Mon petit chat, mon lapin, mon biquet, mon oiseau, ma grenouille, mon poussin.

Hier ma maman est venue me chercher à l'école, parce qu'il fallait aller chez le docteur juste après, pour le vaccin.

Quand elle m'a reconnue, à la sortie, elle m'a dit :

«Vite, vite! On a rendez-vous, dépêche-toi!»

À ce moment-là, juste à côté, y a une maman qui a parlé à son enfant. Elle lui a parlé doucement, mais j'ai entendu. La maman a dit : «Je t'aime».

Ma mère aussi, elle a entendu. Elle a haussé les épaules. Elle a fait son air vexé; son air fâché, celui qu'elle fait toujours quand elle entend des gros mots.

Pour ma mère, ces mots-là c'est des gros mots.

Quand je serai une maman je dirai des gros mots. J'en dirai tout plein; j'en dirai tous les jours. Je t'aime mon petit chat, mon lapin, mon biquet, mon oiseau, ma grenouille, mon poussin. Je t'aime mon enfant.

J'ai mal au cœur.

C'est à cause du vaccin, sûrement.

L'Histoire

C'est un petit garçon, dans une cour de récréation. Il raconte son histoire. Autour de lui, le cercle se forme. Et s'agrandit. On ne joue plus. On délaisse le ballon. On écoute l'histoire :

« C'est l'histoire d'un enfant qui fait que des bêtises. Tout le temps, il en fait. Il fait des traces, il casse, il renverse. Sa mère le fâche, mais ça ne l'empêche pas de recommencer. Le gamin continue les bêtises.

Un jour il renverse son jus d'orange, et casse le verre. Y a du jus d'orange partout par terre, et en plus c'était un beau verre. Alors la mère en a marre, vraiment marre. La mère est en colère. Elle lance un coup de pied à l'enfant assis sur sa chaise.

Boum. L'enfant tombe par terre; la tête sur le carreau. Il bouge plus, crie même pas. Il a du sang qui lui sort du crâne. Il a la tête ouverte.

D'accord il a pas fait exprès de renverser le verre, mais quand même il aurait pu faire attention. C'est un peu de sa faute s'il a le crâne ouvert maintenant.

La mère est embêtée. Le sang et le jus d'orange sur le carrelage, c'est pas joli à voir, sans compter les bouts de verre.

Elle appelle les pompiers. Mais c'est trop tard. Quand on a la tête trop cassée à l'intérieur, souvent on meurt. Quand même ils envoient le gamin à l'hôpital. Arrivé là-bas il est mort.

Les docteurs expliquent bien à la mère que c'est pas de sa faute, que c'est un accident, que des gosses qui tombent de leur chaise, ça arrive tous les jours. Celui-là est mal tombé, c'est tout.

J'ai jamais eu de chance avec ce gosse, dit la mère. C'est vrai dit le père, il t'a toujours fait du souci, et encore aujourd'hui.

Comme le gosse est mort, ils l'enterrent ;
il faut bien.

Après le cimetière, la mère regrette le
gosse. Ça lui faisait de l'occupation. Et puis
ça coûte cher un gamin, tous ces habits qui
ne servent plus à rien, et les jouets aussi...
c'est du gâchis.

Elle dit au père : Tu m'en fais un autre,
pour remplacer. Le père dit d'accord. Il fait
un autre enfant à la mère.

L'autre enfant est sage, il fait pas de
bêtises, ou disons pas souvent. Il fait pas de
traces par terre, il casse presque rien, il ren-
verse un tout petit peu. Comme gamin il est
bien, dit la mère, bien mieux que le premier.

Un jour, elle lui dit pour le premier, elle
lui dit qu'il a un frère au cimetière, qu'est
mort à force de renverser, de casser.

Elle lui raconte le jus d'orange, le sang,
les bouts de verre, la tête cassée. Mais toi
t'es sage, elle dit, toi t'es pas comme ton
frère, tu feras jamais des grosses bêtises
comme ça, hein mon chéri?

Le chéri a peur. Il a peur pour sa tête. Peur du carrelage par terre. Peur du jus d'orange et peur des verres. Peur de casser, de renverser. Peur de boire, peur de manger.

Alors il mange plus, il boit plus.

La mère le fâche mais ça ne fait rien. Le gosse est têtue. Il avale plus une miette, plus une goutte.

Ça lui passera, dit la mère, quand il aura bien faim il cessera ses caprices. Mais ça ne passe pas. Le gosse maigrit; et tombe malade. Quand on mange pas, quand on boit pas, au bout d'un moment on peut mourir, c'est comme ça.

Alors le gosse va à l'hôpital. À l'hôpital on lui fait des piqûres pour le nourrir. Au lieu de manger par la bouche, il mange par le sang. On lui met de la nourriture directement dans le sang. Par exemple une piqûre de pizza ou une piqûre de jus d'orange. Mais dans une piqûre on peut pas mettre beaucoup de nourriture. C'est normal. En tout cas ça suffit pas pour nour-

rir l'enfant. Si bien qu'à la fin il meurt aussi.

On n'a vraiment pas de chance avec nos enfants, dit la mère. C'est bien vrai, dit le père, on n'est pas tombé sur des bons numéros. Et ils enterrent le gosse avec son frère. C'est triste.

Après le cimetière, le père dit à la mère :
Je t'en fais un autre ?

Oh non, dit la mère, je suis trop découragée. Dommage, dit le père, j'aime bien les enfants.

Alors après pour se consoler des enfants morts, ils ont des chats. Ils se font écraser, mais c'est pas pareil, ça fait moins de peine. Tandis que les enfants, dit la mère, ça fait mal au cœur quand ils meurent.

Voilà. Elle est bien comme histoire. En plus, c'est pour de vrai.»

Le maître frappe dans ses mains. La récréation est finie.

Une fillette s'approche :

Ton histoire, j'adore. Tu pourras me la raconter encore ?

D'accord. Prochaine récré.

Et moi? dit le maître. Je pourrais savoir l'histoire?

Ben... C'est pas une histoire pour les grandes personnes. Ça leur fait peur. C'est une histoire pour les enfants.